

Claire Cayron fut aux côtés de Laure Bataillon, Françoise Campo-Timal et quelques autres l'une des mères fondatrices d'ATLAS et des Assises d'Arles. Elle a déployé, jusqu'à sa disparition prématurée, une activité inlassable non seulement de traductrice (une quarantaine d'ouvrages, dont l'œuvre quasi intégrale du portugais Miguel Torga), mais aussi de pédagogue. Témoin ce livre lumineux, Sésame, pour la traduction (Le Mascaret, 1987), hélas épuisé, qui relate une expérience de traduction collective avec des lycéens. On retrouve dans ces extraits sa rigueur et sa souplesse, sa passion, sa générosité.

« Confessions d'une traductrice solitaire ». Ce titre irrespectueux se propose d'annoncer le choix d'un ton subjectif et du mode narratif, pour un contenu itinérant. Il s'agit en effet de la récapitulation d'une pratique instaurée en 1972 et se donnant pour objet la compréhension, la traduction et l'édition française de l'œuvre de Miguel Torga. En termes de librairie, un mètre linéaire d'ouvrages de tous genres : poésie (15 recueils et une anthologie), nouvelles (5 recueils), romans (4, dont un en 5 volumes), essai et textes de circonstance (2 volumes), théâtre (4 textes), et un Journal en 14 volumes par lequel j'ai commencé (il en comptait alors douze).

La tâche entreprise alors pour réaliser un rêve de jeunesse, et dont j'ai accompli à ce jour, en termes quantitatifs et de traduction, environ deux tiers, l'a été sans préoccupation théorique. J'entends par là que je n'ai pas posé en principe de la bonne traduction qu'évidemment je voulais faire, la révision des théories sur le sujet.

Comme tout le monde, j'avais lu en son temps « le Mounin », mais je ne m'en suis pas préoccupée aux moments de traduire. J'avais déjà commencé de distribuer à l'édition française le manuscrit du journal de Miguel Torga lorsque j'ai lu l'admirable et réconfortant *Après Babel* de George Steiner. Des affirmations comme : « La traduction est souhaitable et possible » m'ont fait l'effet d'une évidence et d'une bénédiction. Mais surtout j'ai joui de me trouver, *a posteriori*, une parenté de vues avec cet éminent spécialiste. S'il m'arrive de citer fréquemment sa Babel-bible, c'est pour rehausser mon faible dire de la force du sien.

Les choix successifs et les méthodes de travail auxquels cette pratique m'a menée, et qui jalonnent à la fois le récit pédagogique précédent¹ et ces « confessions », donneront peut-être l'impression de pouvoir être constitués en théorie. Ils ne le seront pas. Peut-être aurais-je été tentée de le faire si ma pratique de traduction s'était arrêtée avec l'édition française des pages du Journal, sous le titre *En franchise intérieure*, en 1982. Mais cinq ouvrages ont paru depuis, pour ne parler que de l'œuvre de Miguel Torga. Et je ne cesse de vérifier que mes choix et mes méthodes s'altèrent avec l'altérité des textes, laquelle n'est pas liée à la diversité des genres, mais à la fonction que l'auteur assigne à son écriture dans chaque nouveau livre.

(...) Ainsi la praticienne de la traduction que je suis ne fait que s'éloigner de plus en plus d'une attitude théorique, dans la mesure où elle ne cesse d'apprendre qu'aucune règle, même celle qu'on se donne, n'est rigoureusement applicable à l'intérieur d'un même texte, ni généralement applicable à tous les textes d'un même auteur ; et forcément remise en question si l'on passe d'un auteur à un autre.

(...) Je n'ai pas abordé la traduction comme un exercice linguistique plus ou moins lié à celui de la version : à savoir le passage rhétorique d'une langue à une autre, dans le meilleur des cas le passage philologique. J'ai la passion de l'*acte* littéraire (et/ou littéral – si le lit-

¹ Il s'agit de la première partie de l'ouvrage, où Claire Cayron relate dans ce qu'elle intitule « Un conte en sept mercredis » son travail d'enseignement de la traduction avec ses étudiants. (NdlR)

téraire n'est pas dans le littéral, où est-il ?) plutôt que ce qu'on appelle communément « la littérature ». Et c'est sans doute ce qui m'a le mieux dirigée vers une activité dont Maurice Blanchot, dans *La Part du feu*, déclare à juste titre : « On ne voit pas pourquoi l'acte du traducteur ne serait pas apprécié comme l'acte littéraire par excellence ». Je le revendique, et de surcroît espère convaincre certains incrédules que la traduction est une activité de recherche, faisant appel à des méthodes critiques dans la mesure où elle suppose une conception de la littérature et du texte. Mieux : une activité de recherche *sensible*.

Mais l'originalité de la recherche d'un traducteur est qu'elle ne s'énonce pas ailleurs que dans la traduction elle-même, et qu'un territoire lui est interdit, à mon sens : celui de la publication critique, en tant qu'altération du rapport fusionnel nécessaire entre le traducteur et « son » texte. Tel est, selon moi, l'un des points de la déontologie du traducteur, que j'ai été l'une des premières à défendre, suivie par l'Association des traducteurs littéraires de France dont je suis membre avec la création, en 1986, d'une commission chargée d'élaborer un code. Je le soutiens donc : les « secrets » que le traducteur reçoit dans le tête-à-tête diurne et nocturne (car on rêve de ce que l'on traduit) avec une œuvre, éventuellement les confidences que « son » auteur lui fait, sont de l'ordre du secret professionnel. « Traduttore », mais pas « traditore », en renouvelant le contenu du poncif..

(...) Mais le silence du traducteur n'est pas que déontologique. Il est aussi ontologique : il fait partie de son être même et conditionne l'efficacité et la poursuite de sa pratique. On me pardonnera une métaphore maternelle : la traduction est un fœtus, nourri par le placenta de l'œuvre ; elle vient au jour, mais le cordon ombilical qui les relie ne saurait être coupé. La traduction ne se détache pas de l'œuvre pour la regarder objectivement : elle lui reste indéfiniment sujette. Or la production d'analyses et d'interprétations est une façon de couper le cordon ombilical. Certes, la traduction ne procède pas d'une lecture naïve – j'ai dit au contraire qu'elle suppose une recherche sensible – mais d'une *lecture secrète*, dont la divulgation ne saurait être que partielle.

En effet, pas plus que l'auteur lui-même je n'ai à fournir d'interprétations ou d'analyses, car je suis dans la même position que lui

par rapport à son œuvre : dedans et pas au dehors ; in-texte, et pas hors-texte. Mon rôle est de permettre la pleine lecture de celui-ci, malgré et avec le changement de langue. Pas de rompre le contrat établi par l'auteur lui-même.

(...) À ce point de mes déclarations préliminaires, même avec le souci de généraliser, le *je* est inévitable. Il révèle mon projet de traductrice, ma motivation comme on dit, de l'ordre du désir et de la passion. Le désir est justement ce qui me situe à l'intérieur de l'œuvre et m'y garde sous peine d'un tarissement de ma pratique. C'est le désir de m'identifier à quelqu'un par l'usage ontologique d'un même outil (la langue) et différent (une autre langue). Désidentifiée, regardant comme un objet l'œuvre nourricière – le « texte-source » disent les théoriciens, le texte-mer ai-je souvent pensé devant les douze premiers volumes du Journal, le texte-mère... – je ne différerais guère d'une machine à traduire, juste un peu plus subtile et perfectionnée peut-être ? La traduction ne serait pas impossible, *ma* traduction, oui.

On le voit, je ne me suis pas présentée devant la traduction comme devant une pure opération intellectuelle, sauf pour une partie des moyens qu'elle met en œuvre mais pas dans ses fins. Je ne l'ai pas imaginée comme telle, c'est pourquoi je ne me suis pas pré-occupée d'un appareil théorique. Je ne l'ai pas expérimentée comme telle : j'ai aussi souvent reçu mes solutions de traduisibilité d'une intelligence avec l'œuvre que d'une intelligence de l'œuvre.

(...) Un jour (beau ?) le traducteur estime qu'il a fini de traduire. Comme je l'ai indiqué plus haut, la décision est arbitraire et contingente : on pense avoir atteint la meilleure forme possible, ou l'éditeur exige le respect des délais.

Ce fut pour moi, dans l'entreprise de la traduction du *Diário*, presque jour pour jour six ans après en avoir traduit la première ligne : le 11 septembre 1978. Mais il me restait encore quelques travaux à accomplir avant de pouvoir, sur le dernier jeu d'épreuves des Pages du Journal encore sans titre, inscrire une phrase dont j'ai voulu qu'elle marque justement la nécessaire restitution, ou reddition, du traducteur à l'auteur.

« Restituer » une œuvre que l'on a traduite, c'est aussi la faire éditer, lui donner ce que George Steiner appelle un « ennoblisse-

ment », par le prestige qu'elle gagne en franchissant ses frontières naturelles. (...) Je confesse avoir voulu aider à sa gloire [de Miguel Torga] en lui donnant une audience supplémentaire dont il me semblait qu'elle lui était due. L'édition française de Miguel Torga m'a toujours paru être une affaire de justice littéraire. « Injustice se paie, justice se fait », disait ma grand'mère : l'opiniâtreté de ma quête traduisante et éditoriale a largement reposé sur cette conviction simpliste. L'un des plus grands écrivains du siècle ne pouvait pas, en toute justice, n'être que portugais. J'ai défendu son universalité par la traduction.

juillet 1983, revu en juin 1987

Claire Cayron

Sésame, pour la traduction.

Une nouvelle de Miguel Torga

Éditions Le Mascaret, 1987 (Extraits)

Claire Cayron

(1935-2002)

Après des études littéraires que couronne une thèse remarquée sur Simone de Beauvoir, publiée chez Gallimard en 1973, Claire Cayron entame une double carrière de traductrice et d'enseignante.

Elle va traduire du portugais les Brésiliens Harry Laus et Caio Fernando Abreu, des nouvelles de Sophia de Mello Breyner, *l'Histoire du Portugal* d'Oliveira Martins et surtout une trentaine de livres de Miguel Torga, aux éditions José Corti, au cours d'un compagnonnage exemplaire de vingt ans.

Parallèlement, elle enseigne les lettres à l'IUT des métiers du livre de Bordeaux III.

En 1994, Henri Colomer lui consacre un film : *Claire Cayron traductrice de Miguel Torga*.

Elle meurt subitement en 2002.